FHC 1065

N° 32

1065

Case FRC 13803

PROJET D'UN BULLETIN DES FACTIONS ROYALISTE ET ANARCHISTE;

PAR J. CH. BAILLEUL,

Membre du Conseil des Cinq-cents.

C'est un préjugé généralement reçu, que *la liberté n'existe point sans une agitation continuelle des esprits, sans une défiance turbulente que l'on dit être salutaire, en raison du désordre dont on a besoin.*

Je suis bien éloigné de partager cette opinion, à quelque point même qu'on l'adoucisse. De cette manière, tout ce qu'il y a de brouillons, d'extravagans, d'ambitieux dans un pays, sont reconnus pour les premiers défenseurs de la liberté. Je crois au contraire qu'elle n'existe qu'en proportion du bon ordre, qu'on ne peut la reconnaître qu'au rang que tient dans la societé le citoyen soumis aux lois, et au degré de sécurité dont il jouit. Si des peuples, qui ont été sans cesse agités, ont passé pour être libres, c'est moins parce qu'ils l'étaient en effet, que parce qu'on ne signalait pas la main d'un tyran qui les asservît; mais leur existence toujours incertaine, prouve tout au plus un sentiment de liberté et le désir de la trouver; elle n'est pas plus un exemple à imiter qu'une autorité pour les détracteurs de la liberté, ou ses partisans irréfléchis.

THE NEWBERRY LIBRARY

SE-R

Je ne sais, jusqu'au moment de la révolution française, aucun peuple qui ait établi la liberté par une organisation politique, fondée sur l'égalité des droits. Il ne serait donc pas étonnant que la science de la liberté ne fût pas portée à toute sa perfection; que des exemples mal appliqués, des conséquences tirées de faits mal conçus, des comparaisons établies entre des objets qui n'ont entr'eux aucun rapport ou qui ne se ressemblent que par des dénominations dont le sens n'est pas même bien entendu, nous aient jetés dans quelques incertitudes, et nous aient dérobé les véritables principes d'administration sous un régime de liberté.

Nous avons, et c'est mon entière conviction, nous avons saisi tous les élémens d'un gouvernement libre et stable; et il est aisé de se souvenir combien, pour y arriver, l'expérience nous a fait repousser d'opinions jusques-là accréditées; mais une fois que nous sommes arrivés au moment de l'asseoir et de le faire marcher, il me semble qu'alors nous sommes, au moins en partie, retombés sous le joug de toutes les idées favorables au désordre, et qu'on a eu la complaisance de regarder comme des symptômes de liberté, qu'on n'y a échappé que par intervalles et forcés par la nécessité; il me semble qu'alors la science a manqué, et delà sont venues, entre les sincères amis de la république, des divisions funestes à sa cause, et dont tour-à-tour ils ont été les victimes, à la grande joie de leurs ennemis communs

Ces inconvéniens résultent de ce que, dans l'exercice des pouvoirs, on confond tout sous de certaines règles générales, tandis que, comme dans les sciences,

il faudrait tout distinguer, tout analyser ; et c'est sous ce rapport qu'il me paraît que la science est très-peu avancée, que des préjugés dangereux et une fausse doctrine l'emportent sur la raison.

Et cependant il existe des germes de destruction et de désordre. Si, pour les anéantir, les républicains n'ont point de règle généralement reconnue, si leurs discussions dégénèrent en disputes, leurs disputes en divisions et en haines, alors le mouvement révolutionnaire, au lieu d'expirer dans les efforts agonisans de quelques factieux, se retrouve encore, par le fait dans le sein des autorités publiques ; alors il est impossible que la paix règne dans l'état ; car, l'opinion n'étant pas une, chaque parti réchauffe ses espérances à la lueur de celle qui paraît lui être la plus favorable. Alors, il est impossible de faire des lois sages et de corriger les abus ; car le premier de tous les abus est le désordre, ou même une tendance au désordre. Pour corriger les abus, il faut les bien voir, et l'on n'aperçoit point, ou l'on n'aperçoit que difficilement les objets par un tems d'orage.

Quelque pénétré qu'on soit de cette vérité, qu'il faut, et qu'il faut promptement régénérer toutes les parties de l'administration, on n'y parviendra point tant que les républicains ne seront pas d'accord sur les moyens de terrasser les factions.

Il en existe deux bien signalées dans la république ; instrumens éternels de tous les désordres, espérance des ennemis extérieurs, appui de toutes les entreprises criminelles.

Quel serait le moyen de les neutraliser sans trouble, sans crise, sans moyens violens, sans châtimens ?

Je n'ai pas la prétention d'approfondir cette question; je ne veux que jeter rapidement sur le papier quelques idées qui pourront en faire naître d'autres.

Il y a des choses que l'homme honnête et paisible ne veut pas croire, parce qu'il ne peut les concevoir et il conclut de leur absurdité et de leur atrocité, qu'elles n'existent pas; son ame aime mieux se reposer sur la foi des invraisemblances, que de chercher la vérité au milieu d'observations et de faits qui le révoltent.

En effet, lorsqu'il existe un gouvernement protecteur, par essence, des personnes et de la propriété, dont le système est honorable pour les hommes, comment concevoir qu'il y a des êtres assez aveugles ou assez pervers pour vouloir le renverser?

Comment, après une longue révolution, et lorsqu'on a goûté les premiers bienfaits de l'ordre et de la tranquillité, y a-t-il des hommes assez aveugles ou assez pervers, pour vouloir rouvrir un abîme qui les engloutirait; car l'expérience a démontré que là non plus il n'y a point de privilèges.

Comment concevoir que des hommes qui étaient sous le couteau avant le 18 fructidor, et qui, alors se trouvaient fort bien de se rapprocher des républicains, qui même promettaient sagesse et dévouement à la cause de la liberté et de la constitution, comment concevoir que de tels hommes, sous les auspices de quelques meneurs, objets de l'exécration de tout ce qui est capable d'un sentiment honnête, puissent renouer des intrigues, tenir des conciliabules, et répandre une doctrine qui ferait encore pitié, si, par l'expérience qu'on en a, elle ne faisait horreur. Insen-

sés, qui vous croyez plus habiles et plus puissans qu'un Danton, qu'un Robespierre ! Avec les républicains, vous vivez sans crainte et sans inquiétude ; avec vous-mêmes, vous périrez par vous, par vos supplices. Ne croyez pas cependant que, si je vous donne quelque importance ; c'est que je vous croie en effet très-importans, vous ne l'êtes que par les armes que vos fureurs donnent au royalisme ; sans la force que vous lui prêtez, on ne vous apercevrait pas.

Comment, après les horreurs commises par l'anarchie, y a-t-il un seul individu qui ose reparaître sous ses drapeaux.

Comment, après les horreurs commises par les royalistes, y a-t-il un seul être dans la république qui ose n'être pas républicain, et se ranger de gaîté de cœur sous l'étendart des poignards et de l'assassinat?

Toutes ces choses sont affreuses à penser : le cœur les repousse. Cependant elles existent, et elles existent dans ce moment-ci avec un caractère qui les rend plus remarquables.

Pour bien juger de la puissance réelle des factions, il faut bien distinguer leur système en soi des passions qu'elles font mouvoir. Un peuple n'a point d'intérêt d'être dans la main de tel ou tel parti de factieux, et néanmoins il en peut devenir l'instrument. La force des factieux, rigoureusement parlant, est toujours dans l'erreur ; aussi le moment de leur triomphe est-il celui de leur chûte, parce que c'est le moment de tenir leurs promesses, et la portion du peuple qu'ils ont trompée les abandonne, et quelquefois les châtie. Notre révolution en fournit de grands exemples. Avant vendémiaire de l'an 4, les royalistes paraissaient tout-

puissans ; les élections se firent sous leur influence. Cependant un grand nombre d'excellens députés, d'administrateurs républicains attestèrent à la France combien tous les moyens réunis des menaces, de l'assassinat et du fanatisme avaient peu réussi ; c'est qu'on avait cru les royalistes, et qu'ils s'étaient crus forts de tous ceux qui avaient témoigné de l'horreur des excès commis dans la révolution.

Quelque utile qu'il soit de saisir toutes les nuances des deux factions dans tout le cours de la révolution, je n'essaierai point de le faire, et les bornes que je veux donner à cet écrit ne me le permettent pas. Seulement j'observerai qu'il y a deux époques plus frappantes, où l'une fut victorieuse, c'était en 93, et où l'autre ne comptait plus pour rien les faibles obstacles qui semblaient encore s'opposer à un triomphe complet, c'était en l'an 5 de la république.

Aujourd'hui, notre situation a pris une autre physionomie, et les factions une direction nouvelle ; elles ne sont pas aussi embarrassantes par leur force réelle que par le nombre de mal-entendus qui peuvent leur prêter un appui.

A Paris, les anarchistes ont des réunions, et cherchent à recréer une opinion qui leur soit favorable.

Dans plusieurs départemens, il y a un commencement de réaction royale.

Cette combinaison de désordre est vraiment admirable, et je conseille à nos ennemis extérieurs de l'alimenter ; bien fomentée, elle peut donner les plus horribles résultats.

Les anarchistes de Paris (et par anarchistes et factieux, j'entends les hommes qui trament contre la cons-

titution par des moyens démagogiques. Quelque rôle qu'ait joué un citoyen avant la mise en activité de la constitution, si, depuis, il s'y est soumis de bonne-foi, je n'entends pas plus lui faire de reproches que je n'entends en recevoir de lui ; mais ceux qui, ayant été désignés comme de mauvais citoyens, se retrouvent encore aujourd'hui sur la ligne de la sédition, soit royale, soit anarchique, voilà ce que j'appelle factieux, voilà les hommes que je voudrais signaler) ; les anarchistes de Paris, appuyés sur la réaction royale, en argumenteront avec force pour soulever l'opinion et combattre les mesures prises contre eux.

Les républicains, plus ardens que réfléchis, se confondront au moins d'opinion avec les anarchistes, parce que leurs premiers coups ne paraîtront dirigés que contre une réaction.

Les réacteurs royaux, dans les départemens, profiteront des plus légers mouvemens anarchiques pour crier *à la terreur !* par-là, ils s'empareront de tous les hommes pusillanimes, quoique de bonne foi et sans mauvaise intention. Ces derniers croiront n'agir que pour leur sûreté contre des hommes qu'ils craignent et qu'ils détestent, et ne s'apercevront pas d'abord que, dès le principe même, c'était contre la république qu'on les armait.

Et, par un sentiment commun aux hommes de bonne foi qui prennent parti dans ces deux extrémités, ils s'irritent des accusations que l'on porte contre le but que se propose ceux avec qui ils marchent. Aux craintes qui les avaient déterminés, se joint l'amour-propre ; s'ils consultent leurs intentions, elles sont pures, leurs actions : selon eux, ils ne veulent que

paralyser les factions, dont ils redoutent les succès; ils ne veulent pas même croire aux souterrains employés sans leur participation. De cette manière, ils deviennent les défenseurs les plus ardens des chefs coupables qui les dirigent d'une main qui leur est invisible; ils en sont les plus utiles instrumens. Les factieux seraient bientôt reconnus, et ne commenceraient rien par eux-mêmes; ce sont toujours des hommes purs, même considérés, qui leur ouvrent la carrière.

Il est alors aisé de juger de la position des républicains également éloignés des factions. La défiance, puis la haine viennent les assaillir de tous côtés: montrés sous des jours odieux, ils deviennent les seuls à qui l'on refuse jusqu'aux bonnes intentions, même dans les questions abstraites. A toutes ces causes, et de confusion et de mal-entendus, il peut s'en joindre une capable de mettre le comble à leur défaveur.

Les premières attaques d'une faction qui veut renverser un ordre de choses, doivent se porter sur l'autorité qui a en main l'exécution des lois et la force publique; il faut nécessairement l'affaiblir avant de rien tenter. Les républicains qui jugent sainement, où qu'ils soient et quelques fonctions qu'ils remplissent, doivent s'opposer à ces premières entreprises. Alors on accusera jusqu'à leur délicatesse, on les couvrira de noms avilissans. Des hommes qui prennent de la fougue pour un caractère d'indépendance contribueront à les accabler, sans sentir que l'on confond toujours ce qu'on appelle *opposition*, qui n'est qu'une sage critique, avec un système de destruction, et qu'à la naissance d'un gouvernement, la destruction est presque

toujours dans l'opposition quels qu'en soient les motifs. Les factieux, au milieu de ces désordres, ne s'oublient pas; tandis qu'un zèle indiscret et imprudent interprète en mal des actions innocentes ou mêmes louables ; ils lancent sourdement la calomnie et la diffamation. C'est ainsi que les moindres symptômes acquièrent en peu de temps une consistance qui porte par-tout l'inquiétude et l'effroi (1).

Ne serait-il point possible même que deux factions, qui veulent à tout prix renverser un gouvernement, en vinssent à ce point de fureur de se donner la main, sauf ensuite à disputer entr'elles le fruit de la victoire ? Qu'on lise un certain écrit, signé *Bache*, publié il y a quelques jours, et que l'on juge si ce phénomène politique est une chimère.

Il y a deux factions dans la république, également ennemies de la constitution. C'est un fait que les factieux ont seuls le droit de nier.

Des factions doivent être considérées comme des maladies du corps politique. Il est du devoir et de l'intérêt des gouvernans de ne jamais les perdre de vue. Il est dans le droit des citoyens de connaître leur situation, et de savoir ce qu'ils doivent craindre, ce qu'ils peuvent espérer. Les factions n'ont de puis-

(1) On disait, il y a deux jours, dans un grouppe, au coin d'une rue : *Il faut anéantir ces coquins de floréalistes. Quant à ce mâtin de Bailleul, il faut le guillotiner, en* COMMENÇANT PAR LES PIEDS. Je ne fais pas de ce propos, quoiqu'atroce, plus de cas qu'on n'en doit faire ; mais je demanderai seulement d'où part et quelle est cette influence qui peut inspirer des sentimens aussi emportés sur le compte d'un individu qui, quelques décades auparavant, n'avait pas, parmi les républicains la réputation d'un mauvais citoyen? C'est seulement cette question qui mérite qu'on y réfléchisse. Et, pendant qu'on tient de semblables propos, *Richer Serisi*, dont le nom renferme un outrage, fait distribuer sous le manteau un manifeste contre la république. La canaille royale, dans quelques communes, reprend son costume et essaie de faire tapage.

sance que par l'erreur ; le moyen de les déjouer serait donc une communication de tous les instans entre les gouvernans et les gouvernés. Il me semble, et ce n'est pas une plaisanterie que j'ai l'intention de faire, qu'un Bulletin officiel, sous le titre de *Bulletin des factions royale et anarchique*, dans lequel on rendrait compte de toutes leurs entreprises et des mesures qu'on leur oppose ; il me semble, dis-je, qu'une telle communication produirait les meilleurs effets. Ce Bulletin ne se composerait point d'intentions, de conjectures, de suppositions ; mais de faits.

Je sais tout ce qu'on peut objecter contre une pareille institution ; mais je ne sais pas ce qu'on pourrait répondre à un citoyen qui vous dirait : « Eh » quoi ! il y a deux factions toujours agissantes dans » la république ; leurs intrigues compromettent ma » sécurité, mon existence, et vous craignez de cher- » cher des moyens qui me garantissent ces avantages! » Qui, des factieux ou de moi, doit être à l'abri par » les principes ? les principes ! ils sont faits pour la » sûreté des bons contre les mauvais ; les premiers » doivent y trouver un refuge, et les seconds un » châtiment, ou au moins un obstacle suffisant au » mal qu'ils voudraient faire. Les principes qui com- » promettraient sans cesse l'homme de bien et qui » encourageraient le méchant, seraient une absurdité, » un renversement de toutes les idées, un horrible » cahos. Que m'importe les maux qu'on me fait voir » à la suite de la violation d'un principe, si ce qu'on » appelle principes me les fait éprouver déja ! Le » sol de la liberté est-il une arène sur laquelle les » factieux aient seuls le droit de se montrer, où ils

» pourront dévorer la substance et la prospérité des
» bons citoyens. Si je cours des dangers, que j'en
» sois au moins averti; si je puis être tranquille,
» que je sache sur quoi ma sécurité se fonde. Sans
» entrer dans toutes ces théories avec lesquelles vous
» m'endormez pendant que l'on m'égorge, j'examine
» les résultats : le bien naît de votre administration,
» vous avez suivi les véritables principes; au con-
» traire, c'est le mal, j'en conclus que vous vous
» êtes trompés. Encore une fois, il y a des factieux;
» découvrez-les, signalez-les, que je les connaisse
» et que je puisse m'en garantir ».

Je livre à la méditation des bons républicains ce problême : quels doivent être les principes d'administration, lorsque la sûreté des citoyens est compromise, parce que l'organisation du corps politique est attaquée? Mais je les prie d'observer que les factions qui sont en rebellion habituelle, invoquent les formes pour gagner du tems, et qu'elles égorgent quand elles sont victorieuses; ainsi, cette menace qu'elles font de voir retomber sur soi-même la violation des principes, est encore un de leurs moyens d'en imposer : les principes sont une convention dont on ne peut argumenter que vis-à-vis de ceux qui s'y sont soumis. Je crois que le développement de ces idées renferme la solution de la question.

Mon but n'a point été d'effrayer, en parlant des deux factions qui nous circonviennent. J'ai voulu seulement éveiller l'attention. Mon opinion est que la faction anarchiste n'a d'importance que par la force qu'elle peut donner à la faction royaliste; que le succès ou le silence de celle-ci dépend, dans ces pre-

miers instans, de la faiblesse ou de l'énergie des administrations. Les factieux de l'un ou l'autre parti se tromperaient, s'ils imaginaient que je leur suppose plus de consistance qu'ils n'en ont ; mais, en vérité, c'est qu'au point où nous en sommes, avec la nécessité, le besoin pour les membres du corps législatif, de s'occuper de tous les moyens de régénération et de prospérité, il serait affreux de rencontrer encore sur son passage les fureurs de 93 et les atrocités de l'an 5.

Si toutefois des efforts commencés obtenaient quelques succès, qui ne seraient pas de longue durée avec un corps législatif composé de républicains aussi dévoués, je me contenterai de rappeller que l'honnête homme ne craint point la proscription pour lui, qu'il n'a besoin que du témoignage de son cœur et de ses actions. Quand la calomnie fait naître des préventions, il peut être réduit au silence ; mais cette inaction, qu'on ne peut lui reprocher, n'est pour l'homme sans ambition, qu'un repos légitime.

Ce n'est pas là une chose nouvelle pour les républicains ; mais s'ils sont paralysés par l'injustice, l'outrage et l'extravagance, ils reparaissent en même tems que la justice et la raison. Les factieux succombent tour-à-tour avec le prestige dont ils s'étaient environnés ; mais les principes, les véritables principes sont éternels comme la nature : les maux naissent à mesure qu'on les obscurcit ; l'ordre et par conséquent le bonheur accompagnent les hommes en raison de la sincérité du culte qu'ils leur rendent.

De l'Imprimerie d'ANT. BAILLEUL, rue Grange-Batelière, n°. 3.